

CINÉ MAGAZINE

9 AOUT 1934

1fr 50

TOUS LES JEUDIS



Ketti Gallian

qui sera
MARIE GALANTE
dans le film
du même nom

LES POTINS DE LA SEMAINE

LE TEMPS, QUI SUR TOUTE

OMBRE (air connu)

Un marchand de chaussures — pardon un "chasseur" — de la rue de Clichy a orné sa vitrine d'une photographie dédicacée d'André Roanne, qui fut célèbre... il y a quelque temps comme jeune premier.

Passe un brave couple de français moyens, chers au cœur innombrable d'Edouard Herriot. Tous deux s'arrêtent examinent les chaussures... la femme enfin, découvre la photographie, dont elle déchiffre à grand peine la signature.

— André Roanne, tu connais ça... toi... fait-elle à son mari.

— Raonne... attends donc... fait l'autre... c'est pas un coureur du Tour de France qui ?...

SKETCH

Pour s'être violemment pris à partie et en être venus aux mains, deux spectateurs d'un cinéma d'exclusivité proche de l'Opéra, comparaissent récemment devant la 14^e Chambre Correctionnelle. Chacun explique l'histoire — à sa façon. Puis on introduit le premier témoin.

Celui-ci y va de sa déposition, en remontant presque à la naissance du monde, comme dans *Les Plaideurs*, de Racine.

— Au fait, au fait... s'impatiente le président.

— Eh ! bien, voilà... continue l'autre, imperturbable. Vous le savez peut-être monsieur le juge, les documentaires ont souvent le défaut d'être ennuyeux parce que trop longs...

Mais le juge a bondi :

— Ah ! ça, hurle-t-il, est-ce que vous avez l'intention de vous lancer maintenant dans la critique cinématographique !

(La séance continue.)

UNE MUFLERIE...

On reproche souvent aux Pouvoirs Publics de dédaigner le cinéma et de ne pas faciliter leur tâche aux réalisateurs lorsque les seconds ont recours aux premiers.

Or, il nous parvient qu'un metteur en scène renommé, ayant tourné ces derniers mois dans un très grand port de commerce français, se vit accorder toutes les facilités possibles par les autorités des lieux.

Pour les besoins de la mise en scène, on barra les rues, on fit manœuvrer les chalands et les grues, on réquisitionna deux transatlantiques...

A quelques jours du départ le régisseur fit comprendre au metteur en scène qu'il serait bon d'inviter les quelques notabilités qui avaient généreusement prêté leur concours...

— Faites comme vous l'entendrez, lui fut-il répondu.

Le régisseur se débrouille, organise un

banquet, prévient du lieu et du jour, notabilités et réalisateurs...

Quand... à quelques heures de la réception, le dit réalisateur émet brusquement le désir de rentrer à Paris. Rien ne peut l'en empêcher, ni les suppliques du régisseur, ni même son indignation.

Le plus fort, c'est qu'il a fait comme il a dit, plantant là, autorités, leur repas... et leurs encouragements...

Nous vous laissons à penser quel accueil sera fait maintenant au réalisateur qui émettra la prétention de tourner dans le port en question.

... ET SUFFISANCE

C'est dans ce même film, où le réalisateur ayant à prendre une vue d'ensemble s'aperçut en regardant dans l'objectif que les cheminées d'un transatlantique à quai, le gênaient, là, un peu sur la gauche...

— Allez demander au commandant de faire avancer son bateau de quelques mètres, afin qu'il sorte du "champ", ordonna-t-il à un de ses aides.

L'autre va pour exécuter l'ordre, quand l'opérateur intervient :

— Ne croyez-vous pas, dit-il, qu'il suffirait de donner un léger coup de panoramique sur la droite pour obtenir le même résultat...

EN PASSANT...

Yvonne Printemps (quarante-trois exactement) va, dit-on, faire ses débuts à l'écran dans *La Dame aux Camélias*... Des *Camélias* au Printemps... c'était évidemment tout indiqué.

Tel n'est peut-être pas toutefois, l'avis de Stradling, opérateur du film... Il suffit de savoir, en effet, que la créatrice de *l'Amour Masqué* passe pour être bien... nez...

A rendre jalouse Cécile Sorel elle-même !

Et Stradling d'ajouter irrespectueusement :

— C'est drôle... Dans les gros plans, j'ai l'impression d'éclairer... Jimmy Durante !

SYNCHRONISME...

L'éditeur d'un film dont le "clou" est un combat naval, reçut ces jours-ci un coup de téléphone affolé d'un exploitant d'une salle du midi :

— Comment avez-vous osé me louer un film qui n'est même pas synchrone, hurlait une voix au bout du fil... Arrangez-vous comme vous voulez ; mais demain au plus tard, il me faut une nouvelle copie.

Fort perplexe... on le serait à moins, l'éditeur prend l'avion, arrive chez l'exploitant quelques heures après et... se fait projeter le film.

La bande se déroule sans incident jusqu'au combat naval. Mais à la première phase de la lutte, le directeur bondit :

— Regardez, regardez, hurle-t-il, à

nouveau déchaîné... on voit partir le coup de canon, et on ne l'entend que quelques secondes plus tard...

— Mais... voulut dire l'éditeur... c'est voulu. N'oubliez pas que le cuirassé en vue est à deux kilomètres... Or le son ne parcourt que 340 m. à la seconde.

— 340 m., 340 m. Et qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

En vain chercha-t-on à faire entendre au directeur récalcitrant. L'autre ne voulut rien savoir... Et voilà pourquoi l'éditeur dut procéder à un nouveau montage sous prétexte de re-synchronisation, en réalité en désynchronisant purement et simplement le film qui avait fait une part trop large à la vérité.

UNE PREUVE D'INTELLIGENCE

Les communiqués d'Hollywood nous apprennent que Spencer Tracy tournera *You Belong to me (Vous m'appartenez)* pour la Paramount.

A ce propos, il n'est peut-être pas inutile de rappeler que Tracy a tourné successivement pour Warner-Bros, Fox-Film, Columbia, United Artists et enfin Paramount.

Le résultat, c'est qu'au lieu d'accepter paresseusement un contrat de longue durée comme tant d'autres et de tourner bon gré mal gré des films d'inégale valeur, grâce à son indépendance, Tracy a pu interpréter successivement des films-dates comme *Vingt mille ans sous les verrous*, *Thomas Garner* et enfin *Man's Castle*, chef-d'œuvre méconnu de l'hiver dernier.

Bravo-Tracy et... continuez !...

ACTUALITES...

Les journaux filmés de la semaine passée nous montrent le Président de la République parlant à Aurillac. Bon, là ou ailleurs...

Mais le plus fort de café, c'est qu'emporté par son éloquence, M. Albert Lebrun parle de "ce mois de messidor qui..." Erreur, mon cher Président, erreur... la fin juillet correspond au mois de thermidor du calendrier révolutionnaire.

Un peu plus loin, M. Lebrun, toujours lui, rend grâce "au temps magnifique que..." Or, est-ce l'effet de son éloquence, mais il nous a bien semblé que ce chef de l'Etat parlait devant un parterre de parapluies...

Et à s'en référer aux journaux du lendemain, il paraît en effet que la réception fut plutôt humide... et non pas seulement grâce au nombre des banquets...

LES FILMS DE LA SEMAINE

Le Major Fey L'Ecole du Courage
Celimène Sorrel et son fils
Gaston Bonnaure

Au bonnaure des dames

L'HOMME INVISIBLE.

MARIE DRESSLER



Marie Dressler au cours du somptueux banquet qui fut donné en l'honneur de son soixante-quatrième anniversaire.

L'AMÉRIQUE VIENT DE PERDRE SA PLUS GRANDE FANTAISISTE

MARIE Dressler est morte. Ainsi donc, nous ne reverrons plus sur nos écrans, cette silhouette pleine de vie, de mouvement, de faconde, qui en peu d'années, avait su nous devenir si familière, Marie Dressler avait acquis une renommée considérable au théâtre avant d'obtenir la consécration mondiale que vint lui donner le cinéma. Au temps du muet, elle tourna quelques bandes comiques, et entre autres, je me souviens d'un film, un des premiers, du grand Chaplin, où Marie Dressler était la partenaire de l'illustre acteur. Mais ces quelques essais dans la farce cinématographique n'avaient pas donné satisfaction à l'actrice qui, au théâtre, obtenait des joies artistiques plus complètes.

Les années passèrent... à Broadway on considérait Marie Dressler comme la plus brillante fantaisiste dont put s'enorgueillir la scène américaine.

Mais, vint le Cinéma Parlant : Hollywood réclama des acteurs sachant « parler » devant le microphone, et tout naturellement, on fit appel à Marie Dressler.

Elle avait près de soixante ans, elle n'offrait pas le physique de « bonne grand'mère » qu'on eut pu attendre d'une femme de cet âge, mais elle avait un visage rude, « taillé au couteau », d'ailleurs Marie Dressler se moquait bien de n'avoir jamais été belle : elle était au-dessus des avantages qu'auraient pu lui procurer un physique délicat et gracieux.

Le public français la « découvrit » dans *Anna Christie* où, auprès de Greta Garbo, elle composa un étonnant personnage d'ivrognesse, car Marie Dressler, et c'était là tout le secret de son grand art, sut toujours allier un comique un peu poussé à un réalisme qui se trouvait encore plus accentué grâce à cette note humoristique. Sa composition dans *Anna Christie* de cette vieille femme toujours ivre, hoquetante, crasseuse, dont les pores de la peau semblaient imprégnés d'alcool et de sueur, cette démarche titubante, cette voix grailonnante, tout cela fit peut-être rire certains spectateurs, mais pour d'autres (plus nombreux, je veux espérer) c'était une image sans pitié de toute la déchéance humaine.

D'autres films ? d'autres compositions ? Marie Dressler se lança délibérément dans les rôles les plus opposés : avec Polly Moran elle créa dans plusieurs films un « team » irrésistible de drôlerie et d'entrain, des comédies pleines de loufoquerie et d'invéraisemblances joyeuses : *Hollywood Revue*, *Ma Sœur masseuse*, *Prospérité* ; d'autres fois, elle se contenta d'être tout simplement humaine, bonne et poignante (*Emma*), avec Wallace Beery, elle créa l'admirable *Min and Bill*, si vrai, si touchant, criant de réalisme et d'audace, pour « achever » une composition, Dressler ajoutait le petit détail, la touche définitive, le « tic » qui donne la vie au personnage, qui en fait jaillir l'étincelle humaine. Batelière pittoresque, brave femme au grand cœur dans *Tugboat Annie*, nous n'avons pas vu en France *The late Christopher Bean* (adaptation de *Prenez garde à la peinture*) où on la dit admirable. D'autres créations, toujours variées, saisissantes, capables de nous faire rire aux larmes ou bien pleurer d'émotion, tout simplement... Enfin sa magistrale *Carlotta* dans *Les Invités de 8 heures*, où elle sut éclipser tous ses prestigieux partenaires. Avec un sens caricatural aigu, mordant, elle fut pour notre plus grande joie la « cabotine » excentrique, exhubérante, pleine d'abattage et de prétention, mais un cœur si généreux, si compréhensif, en dehors des ragots et des mesquineries de la vie bourgeoise.

Voici quelques mois la Métro Goldwyn Mayer avait donné un somptueux banquet en l'honneur du soixante-quatrième anniversaire de Marie Dressler et toutes les personnalités d'Hollywood tinrent à y assister ; de tous les coins d'Amérique affluèrent des marques de sympathie, le Président Roosevelt lui envoya ses vœux. Et, au cours de cette soirée, fêtée, comblée, adulée, Marie Dressler affirma que c'était le plus beau moment de sa vie. Tant d'honneurs l'avaient bouleversée et les quelques paroles qu'elle prononça pour remercier tous ses amis par le truchement de la Radio étaient un peu voilées par une indicible émotion.

Quelques jours après, elle tourna un film avec Joan Harlow. Et maintenant... il ne nous reste plus que son souvenir : seulement une image que les écrans voudront bien nous restituer, un visage pétillant d'intelligence et de malice, le son d'une voix précise, aux inflexions justes et nettes. Marie Dressler n'était pas bien âgée : sa corpulence, sa carrure laissaient supposer une excellente santé, et pourtant, aujourd'hui, elle a disparu à tout jamais, elle qui semblait une force de la nature, capable de vaincre les obstacles d'une vie étriquée et bornée.

Chacun la regrette profondément, sincèrement, car elle fut bonne et charitable vis-à-vis de ceux qui ne furent pas favorisés par le sort ; à Hollywood, maintenant, il reste un mari qui pleure et qui sut toujours rester éloigné des choses de l'écran.

André Berley qui connaissait Marie Dressler m'avait dit un jour : « elle a tous les talents ; elle résume à elle seule l'Art de Réjane, de Sylvain, de Jeanne Cheirel et de Frédéric Lemaître ».

L'Amérique se rend-elle tout à fait compte de la perte irréparable qu'elle vient de subir ? On ne remplace pas Marie Dressler, et pour nous son souvenir demeurera vivace dans nos esprits qui lui sont reconnaissants pour le grand talent qu'elle voulut bien nous permettre d'admirer.

Marcel BLITSTEIN.

Fondateur : JEAN PASCAL

CINÉ-MAGAZINE

14^e ANNÉE — HEBDOMADAIRE

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

ABONNEMENTS

Tous nos abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES : Un an, 65 fr. — Six mois : 35 fr.

ETRANGER (pays ayant adhéré à la Conv. de Stockholm) Un an, 80 fr. — Six mois, 45 fr.

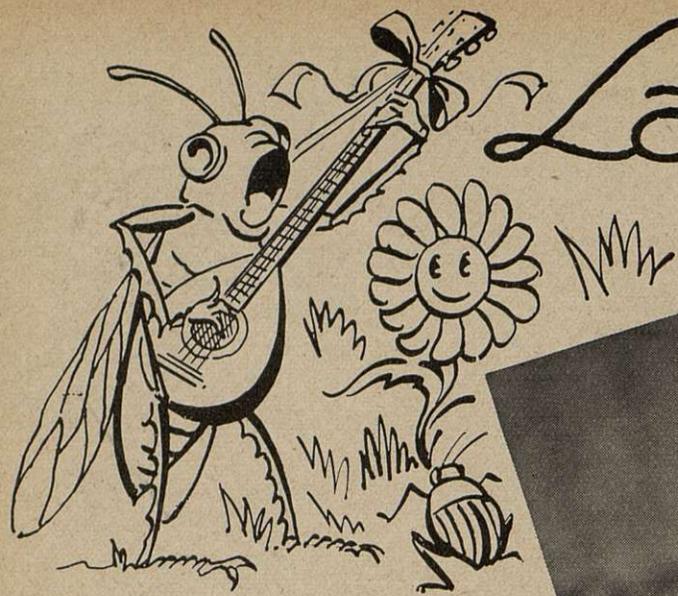
— (pays n'ayant pas adhéré)..... Un an, 100 fr. — Six mois, 55 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte, Compte de chèques postaux : Paris 1767-95

Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII^e). Téléphone : Balzac 24-87

Secrétaire Générale : Yvonne IBELS

Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de la Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX^e)



La Cigale ayant chanté...



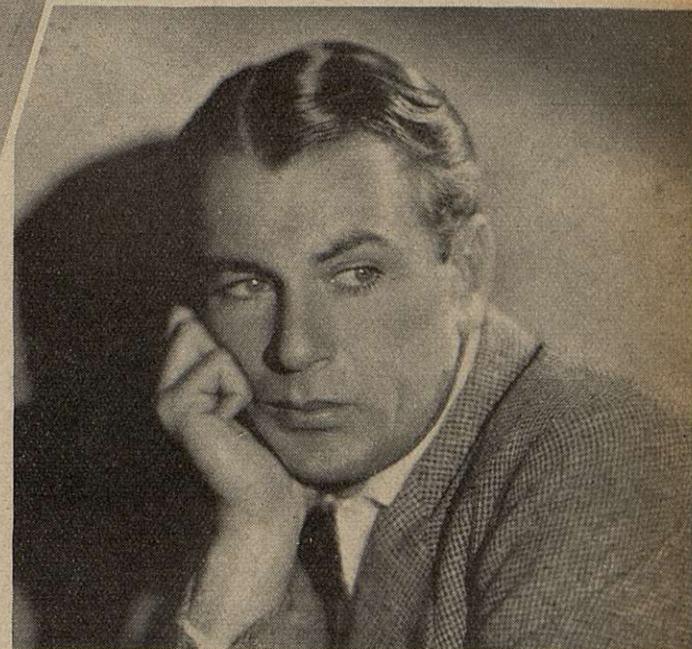
Nathalie Lissenko et Ivan Mosjoukine dans *Le Brasier ardent*



Karl Dane



Paul Lukas



Gary Cooper

Mais, voyons plus haut. Parmi celles que la Gloire un moment frôla de ses ailes. Des célébrités que jadis des producteurs s'arrachaient ; dont les noms faisaient recette, sont aujourd'hui dans une détresse noire. L'exemple le plus typique en est sans doute la pauvre Nathalie Lissenko, qui fut autrefois la folle amante de *Kean* ; la femme du *Brasier ardent* et qui en est réduite aujourd'hui, à solliciter quelque figuration d'ensemble..., faveur que des régisseurs au cœur sec ne lui accordent pas toujours...

Combien d'autres, dont nous connaissons la misère cachée et dont la plume se refuse à écrire les noms par pudeur...

Il y eut la grande tourmente du parlant, direz-vous. Ce parlant : implacable aux acteurs ne possédant qu'imparfaitement la langue de leur pays d'adoption. Il y eut cela, mais aussi *autre chose...* Ou alors, comment expliquer la mort, encore toute récente, hélas, du bon Karl Dane, totalement dénué de ressources, sans engagement même en vue, et décidant tragiquement d'en finir avec une vie dont les perspectives lui apparaissaient on ne peut plus désastreuses...

Certes, il ne nous appartient pas ici de faire œuvre de moralisateur. Nous avouons ne pas être fait pour ce genre de discours dont les auteurs s'évoquent à vous sous la forme de petits vieillards secs, ridés, barbus et binoclés, se prétendant le pôle de la sagesse, de la clairvoyance et du savoir-vivre...

Les « Ah ! jeune homme, de mon temps... » ne sont pas encore de notre âge.

Néanmoins, lorsque l'on vient nous parler de la détresse présente de certaines gloires du passé, comment ne pas s'étonner, presque malgré soi, de leur imprévoyance ? Comment ne pas être choqué par une absence aussi totale des réalités, une méconnaissance

générale de la valeur de l'argent dont, en la circonstance, elles ont fait preuve ?

On aurait d'ailleurs tort de généraliser. Soyons justes : si d'aucuns ont, comme on dit vulgairement, « jeté l'argent par les fenêtres » du temps de leur splendeur, il en est d'autres, heureusement, pour qui les tristes expériences qui ont suivi, et auxquelles ils ont été à même d'assister, ont servi de leçons...

On nous signale qu'une coutume tend à se généraliser en Amérique, par laquelle les vedettes d'Hollywood s'attachent un secrétaire chargé spécialement de défendre leur budget.

La chose est assez piquante dans sa nouveauté. C'est, dit-on, Chester Moriss qui, le premier, aurait eu l'idée d'appliquer ce système d'économies en ce qui le concerne.

D'autres ont suivi. Gary Cooper principalement. Jack Moss, tel est le nom du... Ministre des Finances individuel du créateur de *City Streets*. C'est lui qui encaisse les appointements de Gary, en place la majeure partie en valeurs et en assurances et enfin, fait face aux dépenses hebdomadaires du « patron » d'après un budget établi rigoureusement à l'avance et strictement observé. On ne nous dit pas toutefois si, lorsque le créateur de *I Take this woman* a besoin d'un léger « supplément » pour frais divers, il est obligé de faire le coup de poing avec un caissier pour l'obtenir...

Bing Crosby, lui, vedette du cinéma et de la radio, administre lui-même ses revenus et sans grands besoins, se contente d'un budget relativement réduit.

Norma Shearer, John Barrymore, Janet Gaynor, Will Rogers ont su, de leur côté, assurer sérieusement leur avenir et, pour ce faire, n'hésitent pas à consacrer annuellement de très fortes sommes pour payer

des primes qui grèvent d'autant leur budget.

Le cas de Richard Arlen est curieux et peu connu. Sur la presque totalité des sommes que lui procurèrent les films qu'il tourna jusqu'à ce jour, il affecta invariablement 70 % de celles-ci en des placements à long terme, qu'il ne pourra toucher que dans vingt ans... c'est-à-dire lorsqu'il aura quitté les *movies* ou que, s'entêtant, il en sera réduit à jouer les vieux pères nobles, blanchis par les ans...

Que croyez-vous que fait la turbulente Maë West de ses émoluments ? Ne pariez pas : vous auriez perdu. Le temps n'est plus en effet où elle se ruinait à monter sur Broadway des pièces particulièrement audacieuses, dont les premières se terminaient invariablement au poste de police le plus voisin de l'établissement. Avec l'âge, Maë West est devenue infiniment plus prudente. D'abord, elle vient d'acheter une maison éclatante de blancheur, destinée à son vieux père ; enfin elle investit maintenant ses capitaux dans de sages, très sages valeurs d'Etat, à l'abri des spéculations désordonnées.

Jean de MIRBEL.

(Voir suite page 13).

Jean GALLAND

J'ai l'horreur des interviews ! me déclare d'abord Jean Galland.

(Il n'a pas dit : des journalistes, c'est encore gentil !)

— Cela tombe bien, lui répliquai-je, j'ai horreur de poser des questions aux gens, parce que je sais bien que je les embête, et qu'ils n'aiment pas répéter encore une fois ce qu'ils ont déjà dit souvent.

Nous étant ainsi mis d'accord, nous laissâmes de côté toute interview, et nous bavardâmes amicalement. Et, finalement, j'en appris plus sur ce sympathique artiste que si je l'avais soumis au supplice du questionnaire. A bâtons rompus, il me raconta sa vie, ses espoirs, ses projets.

Mais, faisons d'abord son portrait : il est grand, mince, brun, mélancolique ; simple et cordial ; aucune trace d'affectation, de pose dans sa conversation et son attitude. Avec lui, on entre tout de suite de plain-pied dans la sincérité. C'est tellement reposant !

Il naquit à Cherbourg, dans une austère famille de magistrats. Elevé sévèrement, il ne devait espérer qu'une vie conforme aux traditions de son milieu. Nulle fantaisie n'eût été tolérée. Dire qu'il y a encore, en province, des familles où toute évasion est considérée comme un crime, où l'on renie l'enfant prodigue qui étouffe dans un cadre trop étroit !

Le petit Jean n'ignorait pourtant pas complètement le théâtre ; quand il avait été bien sage, on l'emmenait voir des pièces convenables, classiques voire, il eut bien de la chance de n'en pas prendre en grippe cette forme d'art ! Au contraire, cela l'attirait. Il est vrai qu'il avait si peu de distractions ! Pour un prisonnier, la promenade d'un quart d'heure au préau est une magnifique récréation ! Pour le petit Jean Galland, la représentation du *Cid* ou d'*Horace* devait être, si j'ose m'exprimer ainsi, une rigolade. Avec des distractions pareilles, on comprend mieux d'où lui vient son air austère et mélancolique...

Quant à songer à faire lui-même du théâtre, vous vous rendez compte !

Non. On l'envoya au lycée de Caen ; son rêve était alors de devenir marin. Officier de marine, cela pouvait s'accorder avec la magistrature ; c'est distingué, honorable et décent. On lui permit d'envisager cette carrière. Il devait pourtant changer d'avis pour choisir ensuite quelque chose d'encore plus distingué, plus honorable et plus décent : la diplomatie. Oui ; il voulait être attaché d'ambassade, consul ; bref quelqu'un de très bien.

Mais ces deux carrières successives cachaient une ambition secrète : voyager. D'avoir vu, à Cherbourg, tant de navires partant pour des ports lointains lui avait donné le goût des pays lointains. Il a chez lui une mappemonde, des tableaux exotiques, des cartes géographiques qui sont bien caractéristiques à cet égard.

Marin ou diplomate, cela conciliait son envie de voyager avec la nécessité où il était d'adopter une carrière respectable.

La guerre vint bouleverser ces projets raisonnables.

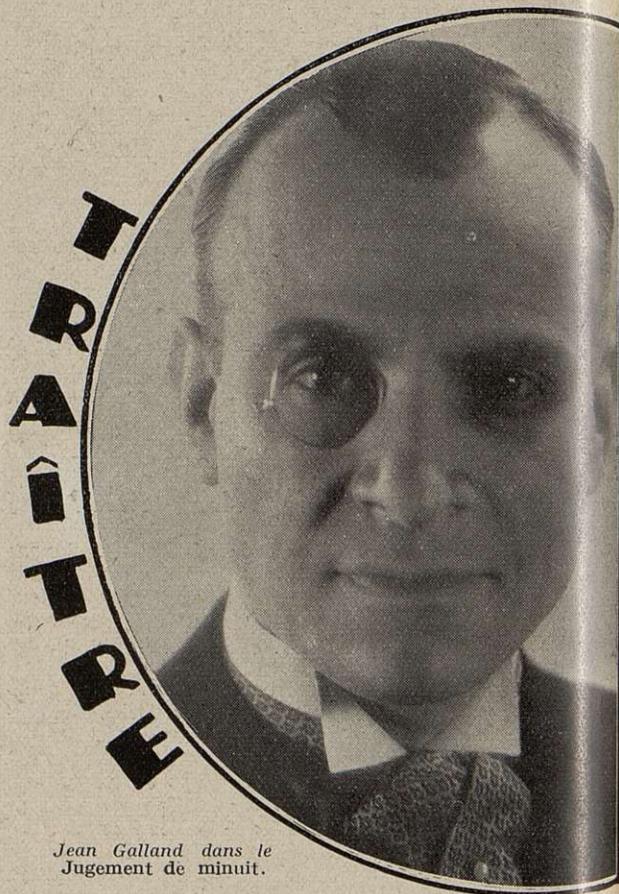
Jean Galland partit comme simple soldat, et revint officier.

Après cela, il avait un peu perdu de son respect pour les traditions familiales, et la sévérité de son entourage le glaçait un peu moins. Néanmoins, n'osant rompre trop ouvertement avec son passé, il partit pour Paris afin d'achever ses études de droit. Et ce fut la catastrophe !... Tout au moins, du point de vue de ses parents !

Déjà, pendant une convalescence, étant au repos

au camp des Canadiens de Joinville-Saint-Maurice, il utilisait ses indéniables talents artistiques (qui s'étaient développés tout seuls, sans études) pour distraire ses camarades. Puis, encouragé par le succès, il sautait parfois le mur pour aller se produire dans des cafés-concerts des environs. Mais ce n'étaient là que des fantaisies, jugées néanmoins sans indulgence par sa famille. Et l'on devine qu'il dut être bien reçu le jour où il montra à son père sa photo en comique de *caf'conc'*, vêtu d'une houppelande ridicule et d'un petit bonnet plus ridicule encore ; pour comble, il levait la jambe, et arborait un sourire idiot !

— Enfin, songeait le magistrat cherbourgeois, il faut bien que jeunesse se passe !

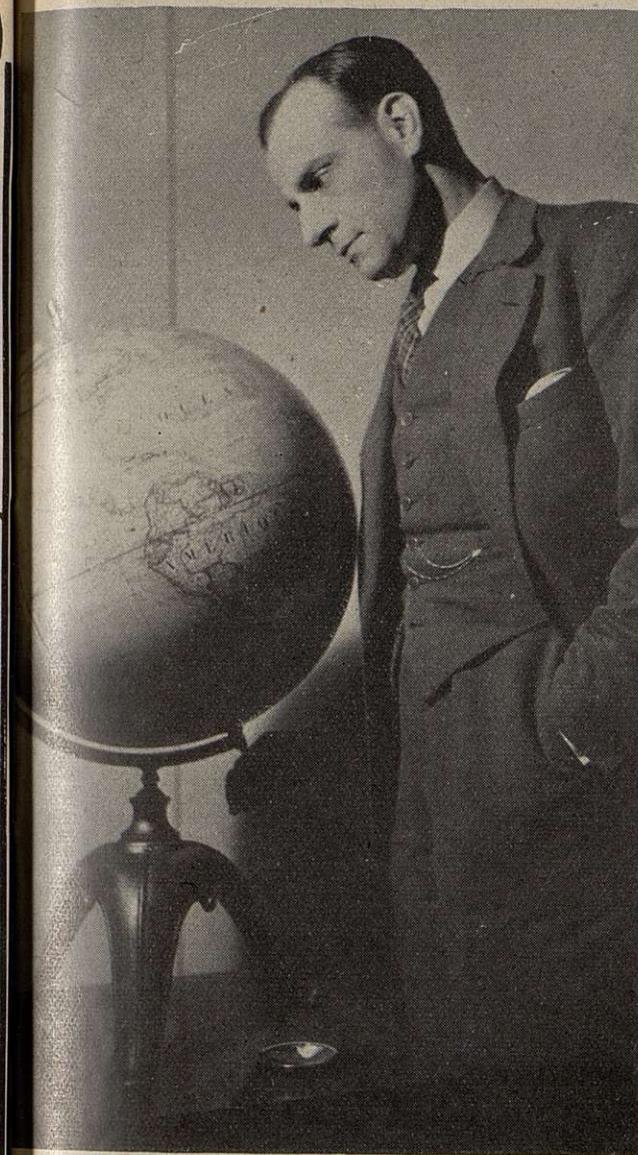


Jean Galland dans le Jugement de minuit.

Et il haussait les épaules avec une indulgence désabusée.

La guerre finie, comme il fallait songer aux affaires sérieuses, Jean Galland reprit donc ses études de droit ; et, pour cela, revint à Paris.

Il ne voulait pas loger à l'hôtel ; il chercha une chambre chez des particuliers. Un hasard singulier l'envoya dans une famille de comédiens. Il prenait le repas du soir avec ses hôtes, et la conversation roulait toujours sur le théâtre, ses joies, ses exaltations, ses déboires aussi. Ces braves gens ne vivaient que pour cela ; ils n'étaient cependant pas des artistes de première grandeur, mais les planches étaient tout leur horizon ; ils n'auraient pas pu con-



Ci-dessus, chez lui et à droite, dans Cessez le feu.

cevoir l'existence dans une autre atmosphère.

Jean Galland écoutait tout cela, se mêlait aux propos échangés. N'avait-il pas goûté à cette griserie, lui aussi, dans ses *caf'conc'* joinvillais ? Peu à peu, un nouveau désir naquit en lui, désir qui devait désormais régler toute sa vie. Finies les hésitations entre la marine et la diplomatie ! Il serait artiste !

Il ne songea pas un instant — et c'était plus sage en effet ! — à demander l'aide de ses parents pour réaliser un projet aussi saugrenu. Et puis, il était trop fier pour cela. Exactement le caractère du capitaine Cartier de « Cessez le Feu », qu'il devait interpréter plus tard. Mais, n'anticipons pas...

Bien résolu, donc, à se débrouiller tout seul, il chercha et trouva quelques maigres engagements qui lui permirent de vivre — mal ! — pendant un an environ. Il ne mangeait pas tous les jours à sa faim, souffrait de mille manières, mais tenait bon. Son orgueil l'empêchait de se plaindre, de revenir en arrière. D'un mot peut-être, il aurait pu rentrer en

grâce auprès de ses parents, retrouver son existence confortable de fils de famille, à l'avenir assuré. Ce serait mal connaître Jean Galland que de le croire capable d'une pareille abdication. Il mangea de la vache enragée — bien content encore quand il en avait à se mettre sous la dent — mais il ne céda pas.

Il accepta tout ce qui se présentait : un rôle de danseuse dans une revue lamentable représentée sur un minuscule théâtre, une caricature de François 1^{er} sur une autre scène miteuse, et bien d'autres choses encore, qu'il préfère ne pas se rappeler.

Un banquier lyonnais, relation qu'il avait conservée du temps de sa splendeur, eut un jour pitié de lui et le présenta à Jacques Copeau, directeur du Vieux-Colombier. Copeau avait fondé une école d'acteurs complets ; on enseignait aux élèves à être mimes, danseurs, chanteurs, comédiens, pianistes. Jean Galland — qui se faisait appeler Galano — apprit tout cela. Mais il joua peu. Et ce n'était toujours pas la fortune ; tout au plus le pain assuré, avec bien peu de beurre dessus. Cela dura quatre ans.

Le Vieux-Colombier disparut comme théâtre, et la petite troupe se dispersa. Jean Galland obtint quelques rôles dans des théâtres des boulevards. C'est alors qu'il fut repris par son amour des voyages. Amour qui ne l'avait guère quitté, à vrai dire, mais qu'il avait dû réfréner faute de pouvoir le satisfaire.

Pour réaliser son rêve, et aussi parce que les engagements étaient assez intéressants, il participa à de nombreuses tournées : dans toute l'Amérique, du haut en bas, en Afrique, etc. Il voyait du pays, certes, mais, à Paris, on l'oubliait.

Jeanne Granier disait volontiers :

— Un comédien peut faire des tournées, mais il doit garder une vitrine à Paris.

Jean Galland n'avait même pas conservé une vitrine ; ce fut une faute. Quand il revenait, les directeurs regardaient ce grand garçon distingué et triste en se demandant :

— Où donc ai-je vu cette tête-là ?

Mais ils ne l'engageaient guère, faute d'avoir pu fixer leurs souvenirs sur un rôle précis.

(A suivre.) Henriette JANNE.

HÉROS



L'AMÉRIQUE produit en série des jolies filles de toutes les teintes : hier c'étaient les « bathing girls » de Mack Sennet ; ce sont aujourd'hui les danseuses de Broadway, qui nous présentent des reproductions parfaites d'une Vénus standardisée. Mais, par là même qu'elle se retrouve à quelques centaines d'exemplaires, cette beauté n'est peut être pas ce qui nous attire le plus ; ce n'est pas elle en tous cas qui consacre les grandes artistes, à Hollywood ou en France ; ce n'est pas — au contraire — l'impeccable plastique d'un visage qui le rend toujours le plus attirant. Ne pourrait-on point parler d'un sex-appeal des laides ? Ou, sinon d'elles, de celles du moins dont la physionomie est dénuée de la pureté classique, de l'idéale régularité ?

On appelle l'héroïne de *Sérénade à trois* : la jolie laide. En fait, Miriam Hopkins n'est ni jolie ni laide ; elle a sur des traits non conformes à l'esthétique commune une expression étrange de tendresse, d'humour ou de cruauté. Elle n'a, à aucun degré, la beauté sans défaut de Norma Shearer, de Carole Lombard, par exemple. Mais, alors que les autres ont quelque chose d'un peu glacé, elle est pleine d'un jaillissement, d'un éclat qui pétillent inlassablement. Et celle que les Américains sont en train d'élever au premier rang de leurs vedettes, la future Cléopâtre, Claudette Colbert, délicieuse fille de milliardaire de « New York-Miami » s'écriait naguère dans une interview : « Mais, je suis laide ! » C'est précisément par la coupe étrange de son visage et sa douceur bizarre qu'elle est si séduisante. D'ailleurs nul n'ignore que Cléopâtre elle-même n'était pas belle : illustre précédent !

Mais il y a mieux : une des plus célèbres, en ce moment — on peut même dire : la vedette du jour,



SEX-APPEAL



trices, on peut tomber d'accord que les plus en vogue des acteurs du moment n'ont rien du jeune premier plus ou moins bellâtre d'autrefois : Clark Gable, Gary Cooper, James Cagney, Spencer Tracy n'ont pas et ne veulent pas avoir le charme latin de Valentino. Leur genre est rude, volontiers brutal et violent. Si d'autres sont d'une finesse, d'une élégance indiscutable, leur physique, souvent tourmenté, ne peut nullement rappeler Don Juan. Citons pêle-mêle, parmi les plus notables : Ronald Colman, Warner Baxter, William Powell, Franchot Tone. L'idole actuelle, George Raft, qu'on veut faire le successeur du célèbre *Monsieur Beaucaire* ne lui ressemble en rien ni de manières ni de figure. C'est même sa physionomie un peu reptilienne qui lui a permis d'incarner de si saisissante manière le second Paul Muni dans *Scarface*. Et « le beau Barrymore », qui ne fut jamais réellement beau, mais fascinant par son visage crispé, accepte de jouer des rôles d'homme mûr, des rôles ingrats qui, loin de diminuer son charme, lui donnent un aspect inédit.

Chez nous, deux de nos meilleurs artistes, Albert Préjean et Jean Gabin, ont attiré les foules pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la beauté. Dirons-nous que nos jeunes premiers les plus aimés sont des Antinoüs ? C'est la jeunesse de l'un, l'aisance et le bon garçonisme de l'autre qui plaisent à leurs admiratrices. Le temps n'est plus où la perfection du profil était le plus sûr atout pour séduire : être original et humain sont bien plutôt maintenant les qualités requises pour trouver auprès du public un accueil chaleureux... et des passions anonymes, aussi ferventes qu'autrefois.

Henri AGEL.



BEAUTÉ

celle des *Quatre filles du D^r March* et de *Morning Glory* prend elle-même plaisir à s'enlaidir et à accentuer le caractère inesthétique de certains de ses traits ; sa dureté, ses narines trop ouvertes et son sourire étrange la mettent absolument à part des autres. Mais ce sont justement ces imperfections ou ces irrégularités qui lui confèrent une expression très particulière, mi-angélique, mi-démoniaque, un peu celles de certains personnages de Léonard de Vinci. Katharine Hepburn est plus troublante, plus attirante par

En haut : Alice Faye, qui est bien une de ces Vénus standardisées dont regorge l'Amérique. Ci-contre : Sylvia Sydney, dont le visage offre une séduction très pénétrante et un charme très personnel.

cette sorte de radieuse laideur que mainte aphrodite sculpturale des music-halls américains. A côté d'elle, Myrna Loy, Sylvia Sydney, Elissa Landi et, en France, Françoise Rosay, Arletty et Simone Simon offrent dans des genres différents une séduction très pénétrante qui ne doit rien à la joliesse ou à la plastique du visage, mais se dégage tout entière du plus intime de leur personnalité.

Que dire des hommes ? Si la beauté traditionnelle garde encore quelque illustration parmi les ac-

En haut : Carl Brisson, comme bien d'autres, n'a rien non plus du jeune premier bellâtre d'autrefois. Ci-contre : Myriam Hopkins, celle que l'on a surnommée la « Jolie-laide ».



SUR LE FRONT D'HOLLYWOOD

La maladresse de Mae West. — Tenez-vous bien ! Mae West est, de toutes les artistes de l'écran, celle qui embrasse le moins bien !... Non que ce soit là, vous vous en doutez, l'avis de ses partenaires... Mais c'est l'opinion des hommes de son du studio. Il paraît que Mae ne peut pas donner un baiser qui ait l'air réaliste sans qu'il soit accompagné d'un bruit des lèvres qui rend très mal au micro : celle qui, plus que quiconque, personnifie l'amour à l'écran américain, est donc l'amoureuse la plus maladroite du point de vue du micro ! Pour résoudre leur problème, les techniciens ont trouvé qu'en enveloppant le micro de soie ils pourraient, sans nuire au réalisme, rendre moins sonores les baisers de "Lady Lou"...

Leurs sports préférés. — Pour se délasser entre deux scènes, ou se reposer entre deux films, les stars s'adonnent généralement aux sports, pour lesquels le climat de Californie est idéal. Will Rogers se partage entre le polo et l'aviation ; Wallace Beery est aviateur aussi ; John Barrymore préfère le yachting et la pêche, ainsi que Warner Baxter ; Warner aime aussi le tennis ; il y a habituellement pour partenaires ou adversaires Clive Brook et Ronald Colman ; Janet Gaynor aime la nage et le golf ; Lilian Harvey, la nage, l'équitation et l'automobile ; Spencer Tracy s'adonne au polo et à l'aviation, alors que John Boles et Herbert Mundin préfèrent l'automobile. James Dunn est un fervent du golf, ainsi, d'ailleurs, que Maurice Chevalier et Charles Boyer, que son ami Maurice vient d'initier à ce sport d'élite. Lew Ayres aime l'exercice vigoureux des débardeurs de San Diego, où il est né, et il passe le reste de ses moments de loisir au piano. La très blonde Alice Faye aime la marche et les excursions en montagne ; Jean Harlow préfère la natation dans la piscine de sa belle propriété près d'Hollywood. Garbo, elle aussi, aime l'alpinisme, et Bing Crosby est, lui, le champion de golf de la colonie du film. Johnny Weissmuller, on s'en doute, affectionne la natation, ce, en quoi Buster Crabbe lui ressemble. Carl Brisson aime toujours la boxe, dont il a été un champion, Chico Marx aussi. Zeppo Marx, le plus jeune des Marx Brothers, est un des meilleurs

Maurice Chevalier va se livrer à son sport favori, le golf.



automobilistes d'Hollywood. Douglas Fairbanks père, un des plus grands sportifs que l'écran ait jamais eus, préfère au-dessus de tout le badminton, ce sport ultra-rapide et extrêmement difficile, qu'il introduisit à Hollywood et qui a aujourd'hui une place d'honneur parmi les sports des stars ; mais c'est un sport qui demande une adresse prodigieuse et auquel peu d'acteurs peuvent, comme Douglas, se vanter d'exceller...

Désintéressement. — On vient d'apprendre que depuis de longs mois John Boles fait les frais de l'instruction de trois jeunes gens doués de jolies voix et qui, en peu d'années, seraient susceptibles de lui donner de la concurrence à l'écran. Interviewé à ce sujet, Boles a déclaré, après mille réticences : — Moi-même j'ai eu des débuts très difficiles. J'ai dû faire la récolte du coton sous l'ardent soleil du Texas pendant plusieurs années afin d'épargner de quoi payer ma première leçon de chant. J'ai voulu faciliter le sort de quelques garçons prometteurs !... Et, là, où tant d'autres songeraient que peut-être un jour ces jeunes viendraient les déplacer, John Boles a suffisamment confiance en lui-même pour se préparer sans crainte ses propres successeurs...

Le temps passe vite. — Lorsque Maurice Chevalier quittait Hollywood



Jackie Coogan quand il n'avait pas encore 12 ans.

l'année dernière, les potins liaient son nom avec celui de la petite et blonde Toby Wing. Depuis, Toby a paru dans bien des films dans des rôles constamment meilleurs. Aujourd'hui, les racontars la lient avec... Jackie Coogan ! Mais oui, parfaitement, celui dont chacun se souvient, qui fut **Le gosse de Charlot**. Jackie a maintenant 19 ans, il est étudiant à l'Université de Santa Clara (Californie), et la jolie Toby le préfère à tous les autres jeunes gens avec lesquels elle a l'occasion de sortir.

Enfance et cinéma. — De toutes les étoiles enfants, Madge Evans est la seule qui, grandie, a trouvé adulte un succès à l'écran dépassant celui qu'elle avait eu enfant... Celle qui souffrit sans

doute le plus de sa carrière théâtrale est Helen Mack qui, débutant au théâtre à six ans et aujourd'hui une des meilleures ingénues d'Hollywood, se plaint de n'avoir jamais eu d'enfance : à la place de poupées, elle avait des rôles à apprendre... Florence Lawrence, qui fut l'originale "Biograph Girl",



La petite Shirley Temple

puis la "Imp Girl, l'enfant-prodige", est aujourd'hui critique dramatique à un journal de Los Angeles, et, de temps à autre, elle joue encore un petit rôle à l'écran (on la verra dans le prochain film de W.-C. Fields, **The Old-Fashioned Way**)... Mais la tendance actuelle vers des films moins suggestifs rend les enfants particulièrement populaires au studio : les deux étoiles du moment sont Baby Le Roy et l'incomparable Shirley Temple. Baby Le Roy vient d'être l'objet d'un test d'un grand psychologue américain, et bien que le petit n'ait pas très bien compris de quoi il s'agissait, il en ressort qu'il a une personnalité extrêmement bien équilibrée et que son intelligence se chiffre dans les 127 (soit 27 points au-dessus de la moyenne) : les psychologues lui donnent un "âge mental" de deux années plus élevé que son âge chronologique... Quant à Shirley, en dehors de son talent incontestable, et son irrésistible sourire, c'est surtout sa mémoire prodigieuse qui la distingue. Chaque soir, une heure avant qu'elle se couche, sa maman lui lit deux fois les répliques du lendemain, puis Shirley les répète à toute vitesse, jusqu'à ce qu'elle les connaisse parfaitement par cœur. Quand elle les tient, elle les répète encore une fois avec les bonnes intonations. Ensuite, elle passe une demi-heure à jouer avec ses poupées, ses chiens et une tortue qui est sa bête préférée. Alors, elle se couche, et le lendemain au studio elle peut faire les scènes de la journée sans que le metteur en scène ait jamais besoin de lui corriger son dialogue. Shirley est, d'ailleurs, la moins gâtée, et la plus enfantine, de tous les enfants de l'écran...

Un magnifique portrait de Diana Wynyard, dont l'intelligence et la beauté lui ont valu en France une place prépondérante parmi les vedettes d'Hollywood aimées du public français, (ci-contre)



INSTANTANÉS



D'HOLLYWOOD



De gauche à droite en haut : 1° Les films en costumes d'époque, comme les films historiques, sont en vogue aux Etats-Unis, qui font revivre sous les traits de Robert Donat et d'Elissa Landi, les héros d'un livre célèbre d'Alexandre Dumas : **Le comte de Monte-Christo** ; 2° Que d'elles-vous, Mesdames, de ce chapeau que porte avec une grâce surprenante la blonde Anna Neagle ; il a évidemment beaucoup d'allure, mais vous voyez-vous faisant vos emplettes dans un grand magasin de la capitale, munie d'un tel couvre-chef ? Espérons qu'il ne s'agit point là d'une mode à lancer ! 3° A l'occasion de son anniversaire, toute la troupe de **La Veuve Joyeuse** offre une petite fête à Jeanette Mac Donald, que nous voyons ici entre Maurice Chevalier et Ernst Lubitsch, flanqué de son éternel cigare. En bas : 1° Entre deux prises de vues, Laurel et Hardy déjeunent "en extérieurs" ; 2° Voici une des premières photos de **Marie Galante** : Ketti Gallian, qui incarne l'étrange héroïne de Jacques Deval, se fait tirer les cartes par une cartomancienne chinoise ; 3° Encore un nouveau soin de beauté. Jean Harlow utilise de la glace "en branches" (comme disent nos garçons de café) pour raffermir la peau de son visage.



ÉCHOS D'ICI ET D'AILLEURS...

ARMAND BERNARD ET SON CHAUFFEUR

Récemment, Armand Bernard avait un chauffeur adroit, brave garçon, honnête, et doué de toutes les qualités qu'on peut raisonnablement exiger d'un chauffeur, mais affligé d'une déveine insensée.

S'il y avait un chauffeur sur la route, on pouvait être sûr qu'il rentrerait dans la voiture d'Armand Bernard ; un unique clou... il était pour le pneu d'Armand Bernard ; un chien errant : il venait inévitablement se frotter sous les roues d'Armand Bernard pour le faire capoter ou déraper. Bref, c'était la "poisse" dans toute son horreur. Aussi, un jour, un camarade ayant demandé à l'artiste : — Peux-tu m'emmener dans ta voiture ? Tu vas justement du côté où j'ai à faire et je suis très pressé.

L'autre lui répondit : — Non, mon vieux ! Tiens, voilà vingt francs, tu prendras un taxi à mes frais, j'aime mieux ça !

Le camarade ouvrit des yeux effarés : — Tu ne veux pas m'emmener ! Et tu me paies un taxi ?

— Ce sera beaucoup plus prudent pour toi ! Je connais mon chauffeur ! Il suffirait que j'aie un passager pour qu'il emboutisse une devanture ou qu'il se fasse proprement retourner par un autobus !... Crois-moi ! Si tu tiens à ta peau, ne viens pas avec moi !

Et Armand Bernard, héroïquement monta seul dans son auto.

ERRATUM

C'est par erreur que dans un récent numéro nous avons désigné Georges Pellenc comme devant prochainement réaliser un film sur Sainte-Thérèse de Lisieux. En réalité, il s'agit de Georges Pallu, l'auteur de *La rose effeuillée* dont on se rappelle le succès mondial.

CONCOURS "LAC AUX DAMES"

Nous informons les lauréats de ce concours que les prix qui n'auront pas été réclamés à la Société Parisienne de Production, 144, avenue des Champs-Élysées, Paris (8^e), avant le **mercredi 15 août**, resteront acquis aux maisons organisatrices.

DERNIÈRE HEURE

— En même temps qu'on annonce la réalisation de *Kean*, qu'interpréterait Charles Boyer, on nomme cet acteur pour le principal rôle de *Koenigsmark*, de Pierre Benoit, film que Léonce Perret mettrait en scène.

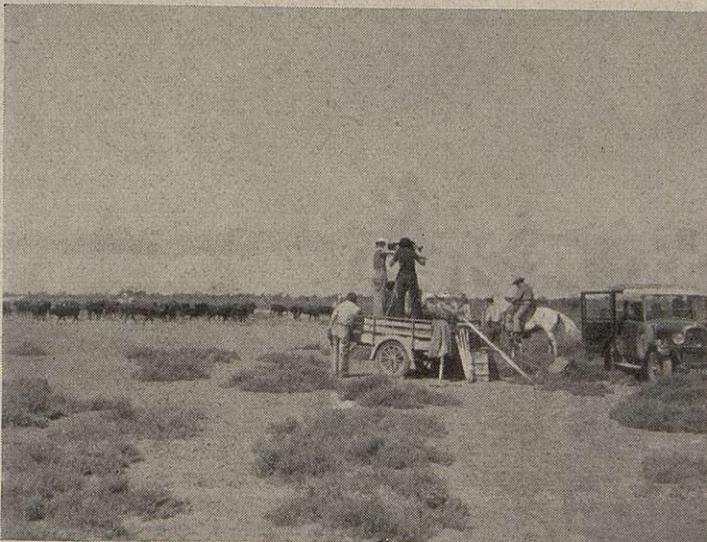
— Marie Bell et Jean Galland seront les principaux interprètes de *Sous la Hache* dont Bernard Deschamps dirigera les prises de vues.

— Irène de Zilahy malade, la réalisation de *Quadrille d'Amour* est reportée à trois semaines.

— Jean de Marguenat vient de terminer les prises de vues de *La Flambée* qu'interprètent Suzanne Rissler, Constant Rémy, Jacques Frétillet, Henri Rollan, Marthe Mussine, Gaston Dupray et Edith Méra.

— Pierre Chenal poursuit la réalisation de *Pour un piano*, qu'interprètent les fameux artistes Gilles et Julien, Marthe Mussine, Germaine Rever et Enrico Glori.

— Pierre Brasseur et Edwige Feuillère sont partis à Berlin tourner *Le Blanc et le Noir*.



Jacques de Baroncelli tourne : Roi de Camargue ; Berval, à cheval entre les deux voitures, va entrer dans le champ et se mêler au troupeau.

La Réalisation de UNE FEMME RAVIE

Elle tire à sa fin, cette réalisation. Bientôt — nous l'espérons pour elle — Elvire Popesco sera rendue à son mari, après un enlèvement mouvementé.

Les gangsters faisant un peu moins parler d'eux en Amérique, ils se sont réfugiés sur nos écrans. L'un de ces intéressants gentlemen, Jules Berry en la circonstance, a donc enlevé Elvire Popesco parce que, comme il le dit cyniquement, "son mari est riche et l'adore". Il ne regardera donc pas à payer une rançon considérable pour rentrer en possession de sa moitié. C'est pourquoi Jules Berry exige froidement de lui cinq millions, une paille ! Mais la négociation ne va pas du tout comme il l'espérait...

C'est justement une scène nous expliquant cela que l'on tourne cette semaine.

Dans le hall d'un château qui est, paraît-il, une reproduction du château de Bois, près de Vichy, la *Femme ravie* est assise. Autour d'elle, il y a de charmants meubles anciens, en marqueterie, ou en laque et nacre, mais elle ne voit rien ; elle est furieuse parce qu'elle vient de découvrir dans un journal le chiffre de sa rançon ; le gangster arrive, avec des lunettes bleues pour passer inaperçu. Elle calme sa nervosité sur lui en le traitant de bandit et d'escroc. Et lui, gentiment, lui fait remarquer : — J'ai besoin d'argent, Madame ! Et moi, je ne rançonne que les gens riches ; je prélève seulement 15% sur leur capital ; tandis que votre mari... On sait comment il se débrouille en volant même ses amis !

Puis, il lui apprend une cruelle vérité : — Cinq millions, il a l'air de trouver que c'est cher pour une femme !

— Oh ! Mon mari paiera, Monsieur !

— Peut-être, mais, en attendant, il ne paie pas ! Il hésite ! Il marchandé !

— Comment, il marchandé ? Il voudrait m'avoir au rabais ?

— Vous l'avez dit, Madame, au rabais ! Je crois même qu'il veut vous avoir à l'œil, puisqu'il a prévenu la police !

Du coup, Elvire Popesco est démontée ; elle qui croyait valoir les cinq millions exigés ; qui croyait surtout son mari

disposé à les verser sans hésitation pour la faire libérer, elle est vexée ! Va-t-elle, de dépit, tomber dans les bras de son ravisseur qui, après tout, est assez séduisant pour espérer pareille bonne fortune ? On ne sait pas ???

Pendant que les artistes répètent, on termine l'installation du décor. Le hall du château est une grande pièce avec des voûtes en ogive, et des colonnes de pierre supportant le plafond... ou plutôt, étant censées le supporter ; en réalité, elles finissent en queue de poisson. L'une de ces colonnes gêne la prise de vues ; il faut la reculer légèrement ; un machiniste, tranquillement, l'attrape, la met plus loin ; et même, comme elle ne tient pas bien, il la cale avec de petits bouts de bois. A l'écran, comme c'est bien imité, on croira certainement que ces piliers sont des morceaux solides et lourds, alors qu'il ne s'agit que d'un morceau de bois creux. Ce sont les drôleries du cinéma.

En face, il y a un grand tableau au mur, couvrant tout un panneau. Surprise ! Le tableau pivote, découvrant un escalier secret. Le gangster a pris ses précautions ! Pière Colombier, le metteur en scène, explique :

— Dans tous les châteaux historiques, il y a des escaliers secrets ! Nous ne pouvions pas manquer à la règle.

Quittant cette troupe sympathique, nous tombons sur un décor lamentable : c'est tout ce qui reste de l'extérieur du *Flamant rose*, la boîte de nuit sur laquelle règne Raimu, dans *Minuit Place Pigalle* : le flamant a perdu une patte, et ses ailes sont bien défraîchies ; c'est que le film est fini, et qu'on démolit les décors.

Un peu plus loin, Raymond Bernard vient aux nouvelles ; pour *Tartarin*, il a besoin d'un lion qui sache quêter, simplement ! On en dresse un pour cela depuis un mois et demi, mais l'animal ne veut rien savoir et Raymond Bernard se désole : va-t-il être obligé de faire coudre un figurant dans une peau de lion pour remplacer le bestiau récalcitrant ? Il veut encore espérer que non.. Henriette JANNE.

C'est au film de Granowski, *Les Nuits Moscovites*, que l'on doit de voir réunis, pour la première fois, *Annabella* et *Pierre-Richard Willm*. Et un malade tel que Pierre-Richard Willm doit être bien agréable à soigner, de même que bien douce doit paraître la maladie quand on a *Annabella* pour infirmière.



Marie Bell et Constant Rémy.

P O L I C H E

FILM RACONTÉ

Marie BELL..... Rosine
Constant RÉMY..... Poliche
Alexandre d'ARCY..... Saint-Wast

— Ah, voilà Poliche.
— Viens à notre table, Poliche, viens par ici.
— Bonsoir Poliche. Enfin on va s'amuser.

Didier Moreuil, dit Poliche, premier du nom, vient d'entrer au « Saint-Moritz », le cabaret à la mode, et à toutes les tables on essayait de le happer. C'est que ce gai luron, ce sans-soucis, est aussi un chasse-soucis, un animateur de fête extraordinaire.

Mais, le pas pressé, Poliche ne répond que distraitement à cet accueil enthousiaste ; il gagne rapidement la table où se trouvait un petit groupe au milieu duquel l'attendait Rosine, sa maîtresse. Poliche n'est du reste pas en train ce soir, il a comme un pressentiment, car il sent Rosine distraite, distante ; il a beau redoubler pour elle de tendresse, il lui semble que Rosine est loin, loin... A la vérité, Rosine n'est pas si éloignée ; mais elle n'a d'yeux que pour le beau Saint-Wast, qu'on vient de lui présenter ; c'est le coup de foudre. Et cette fois, la foudre a fait coup double, puisque Saint-Wast est aussi troublé que Rosine.

Ils dansent ensemble : ils se tiennent si étroitement enlacés, ils ont l'air tous les deux si détachés du reste du monde que Poliche comprend ce dont depuis tout à l'heure il avait comme un pressentiment : Rosine n'est plus à lui.

Il réalise ce qui, pour lui, n'est pas ce qu'il est convenu d'appeler une fortune, mais un malheur qui l'atteint au plus profond de lui-même. Car Poliche n'est pas l'être superficiel et léger sous lequel on le connaît. La gaieté chez lui est de parade. Le vrai

Poliche... Le vrai Didier... Est un être sensible et délicat, riche d'âme et d'amour.

Rosine le quitte. Il ne dit rien... Mais bientôt : juste retour, Saint-Wast quitte Rosine ; un ami alors lui révèle la véritable personnalité de celui qu'elle a abandonné et qui l'attend toujours. Repentante, Rosine revient à lui, mais cette fois, elle ne veut plus le considérer comme un simple pantin qui l'amuse. Elle demande à Poliche de l'emmener loin de Paris et de ses plaisirs artificiels, et de vivre en province où ils oublieront le passé et où ils seront heureux...

Où ils seraient heureux, si.....

Si la destinée n'en avait décidé autrement, et Théréssette aussi, l'ami de Rosine qui, un jour, débarque chez elle. Elle lui parle de Paris, d'abord de choses indifférentes, puis de Saint-Wast qui, dit-elle, aime toujours Rosine. Celle-ci lutte d'abord, elle pense à Poliche, mais elle sent se réveiller irrésistible, plus vive que jamais, une passion qui n'était qu'en sommeil.

Et une fois nouvelle, Poliche n'essayera pas de lutter. A quoi bon garder Rosine si son cœur est ailleurs, si ses pensées ne sont pas pour lui.

Elle part, et il fait bonne figure, il plaisante ; il est redevenu, semble-t-il, le joyeux boute-en-train d'autrefois et Rosine et Théréssette pensent qu'il se consolera vite.

Mais, quand la voiture a disparue à l'horizon, des larmes de détresse coulent sur le visage de Poliche...

Le joyeux Poliche..... GEORGES COLMÉ.

Hier conçu... aujourd'hui réalisé... demain presque oublié...

ou

LA VIE ÉPHÉMÈRE D'UN FILM

Monsieur Adrien Zed avait gagné une fortune enviable dans le commerce des vins. Il avait maintenant des rentes, un capital fort appréciable et une petite amie blond platine.

Or, la jeune dame en question avait une ambition : devenir vedette de cinéma, et depuis longtemps Milou (c'était son nom) essayait de faire comprendre à son protecteur toutes les qualités artistiques dont elle se sentait très douée.

Un beau jour M. Zed qui n'était pas sot, se prit à penser qu'il pourrait bien faire un film, que c'était une occasion de gagner de l'argent et de faire plaisir à Milou, deux choses qui ne s'étaient jamais trouvées accouplées jusqu'alors.

M. Zed fit part de ses projets à un de ses amis qui s'était occupé d'affaires de cinéma, et sans plus tarder, on fonda « La Compagnie des films Platine » société anonyme, bien entendu !

Maintenant il s'agissait d'acquiescer les droits d'une œuvre célèbre car Adrien Zed n'avait nullement l'intention d'apporter à lui seul tous les capitaux nécessaires, et il entendait bien se servir d'un titre fameux pour établir une combinaison.

Il lut tous les romans à la mode, les pièces de théâtre à succès et finalement porta son choix sur une comédie qui avait eu l'hiver passé un assez grand retentissement, et puis, aussi, le second rôle féminin convenait à merveille à la personnalité de la jeune Milou.

On convoqua l'auteur qui commença par se faire donner une « avance » et voulut bien ensuite consentir à céder les droits de son œuvre à la condition de rester le superviseur de la production et d'avoir une publicité considérable portée uniquement sur son nom.

Nanti de cet accord M. Zed se mit à chercher les capitaux ; on le vit dans les banques les plus diverses, chez les prêteurs les plus variés, chez les magnats sans le sou, chez les usuriers cousus d'or.



Les deux hommes en vinrent aux mains...

Et finalement il obtint une somme importante d'un riche industriel qui voulait voir sa femme « faire du cinéma » ; avec les studios on fit un arrangement au pourcentage, et la question financière ainsi réglée, il restait à s'occuper du côté artistique que M. Zed n'entendait pas négliger. Tout d'abord on choisit un metteur en scène qui venait d'obtenir la troisième Médaille d'or, de la 9^e Exposition du Cinéma international. Ce monsieur était sans contredit un artiste, et Adrien Zed fut tout ébahi d'admiration devant les suggestions que proposait Alexandroff Francieff (le dit metteur en scène) pour rendre cinéma une œuvre très théâtre. Sans plus tarder il attaqua le « découpage » et à la place des entr'actes de la pièce, Adrien Zed, vit surgir des extérieurs sur la Côte d'Azur et aux Balléares ; Francieff situa le cadre de l'action dans un palace somptueux alors que l'auteur l'avait primitivement envisagé sur la Zone.

Chaque jour le rôle de Milou devenait plus important et M. Zed exultait. Enfin le scénario fut complètement terminé et on dut bien le soumettre à l'auteur qui faillit mourir sur le coup, car il ne reconnut absolument rien à l'œuvre qui avait jailli de son cerveau l'hiver précédent.



Un contrat de la bagatelle de 300.000 francs...

Il injuria le metteur en scène, les deux hommes en vinrent aux mains et M. Zed eut beau intervenir, exorter ses « collaborateurs » au calme, rien n'y fit et on put croire un instant que cette querelle allait dégénérer en combat sanglant. M. Zed dit alors, à bout d'arguments qu'il allait renoncer à tourner ce film, et cette brusque décision eut plus de résultat sur nos adversaires que plusieurs douches froides. On trouva rapidement un terrain d'entente, on décida de remanier le scénario une troisième fois, la côte d'Azur fut remplacée par la Suisse, le palace-hôtel par un château, et on commença à convoquer des artistes.

Le lendemain un coup de téléphone fit savoir

à M. Zed, très ému que Mlle Isabelle Joconda, la célèbre vedette internationale, avait bien reçu sa lettre et passerait au bureau des « films Platine » à 3 heures juste.

Chacun fut exact au rendez-vous, sauf bien entendu, la vedette. Enfin à 5 heures moins 20, son Hispano bleu ciel et gris perle stoppa devant l'immeuble occupé par le producteur. La célèbre Joconda salua d'un geste protecteur les curieux qui s'étaient massés sur le trottoir pour la voir passer. Précédée de sa dame de compagnie, de son lévrier et de son chow-chow, elle pénétra dans le bureau d'Adrien Zed, tout bafouillant.



Chaque jour des files ininterrompues de figurants venaient solliciter un emploi.

Une heure plus tard, elle ressortit avec un contrat de la bagatelle de 300.000 francs, lui garantissant 24 premiers plans et son nom en lettres deux fois plus grosses que le titre sur toutes les affiches.

Dès le lendemain, une habile publicité fit savoir au monde cinématographique que les « films Platine » venaient de s'attacher par contrat le concours de l'illustre Isabelle Joconda pour leur prochaine production. Et dès cet instant, commença un défilé ininterrompu de cinéastes qui venaient solliciter un emploi, il y eut des opérateurs, des assistants metteurs en scène, des ingénieurs du son, des compositeurs, des maquilleurs, des coiffeurs, des photographes, des habilleuses, des électriciens, des régisseurs, des machinistes, que sais-je encore ? et dans chacune de ces catégories le pauvre M. Zed dut choisir le représentant qui lui parut le plus qualifié. Un décorateur fit des maquettes qui furent systématiquement modifiées par le metteur en scène qui tint à y apporter « sa griffe personnelle ». Les autres interprètes furent choisis ; chaque jour des files ininterrompues de figurants venaient solliciter un pauvre petit engagement ; il y eut des jeunes, des vieux, des nègres et des blancs, des aristocrates ruinés, et des ouvriers en chômage, quelques français aussi... il y eut de tout : du meilleur et beaucoup de pis...

Enfin, tous les rôles furent distribués et le scénario définitivement établi : on pria Mlle Joconda de venir assister à une lecture du nouveau manuscrit. Elle arriva, charmante et simple, eut un mot aimable

pour chacun, mais en particulier pour l'opérateur auquel elle demanda d'aller voir son dernier film afin de s'inspirer de l'éclairage et de renouveler certains « close-up » diffusés qui avaient un succès fou. Avec le metteur en scène elle fut coquette et aguichante... tout s'annonçait pour le mieux dans le meilleur des mondes, l'auteur lui-même semblait ravi de son interprète. Oui, vraiment, tout marchait trop bien... mais dès le vingt-cinquième numéro du scénario l'atmosphère s'était transformée ! Isabelle Joconda qui avait déjà donné quelques signes d'impatience se leva brusquement, entra dans une effroyable colère, jura, tempêta, et voulut résilier son contrat : « On m'a supprimé cinq répliques ! Je porte une toilette en moins ! Mon rôle n'est plus aussi sympathique que dans le scénario primitif ! Je ne tournerai pas cette histoire qui ne tiendrait debout que par ma présence ! Je vais signer avec une autre société qui me fait un « pont d'or ». Je n'ai que faire de vos trois cents mille francs ! Peuh ! » Et très digne la « star » quitta le bureau en claquant la porte.

Consternation ; désespoir, supplications : Isabelle restait inflexible. L'étendue de cette catastrophe épouvantait le pauvre Adrien Zed : les décors étaient déjà en construction, tout le personnel était engagé, et le film suscitait un vif mouvement de curiosité grâce à son interprète principale ; déjà il avait eu



Je n'ai que faire de vos 300.000 francs, peuh !...

des offres alléchantes pour l'exploitation de son film.

Il fallut tout céder à la vedette, on lui rétablit son texte initial, en ajouta un décor dans lequel elle avait trois fois à changer de robes, et après maintes explications, Isabelle Joconda, daigna reprendre son rôle.

Chacun « avait eu chaud ! »

Tout est prêt ! Le film va entrer en cours de réalisation, c'est la seconde phase de son existence.

Les prises de vue commencent demain !

MAT STEIN.

(A suivre).

LES FILMS DE LA SEMAINE

GILGI CHERCHE LA VIE

Interprété par Brigitte Helm, Ernst Busch, Gustav Diessel
Réalisation de Johannes Meyer

Jeune fille sérieuse, pleine de bonne volonté, gagnant bien sa vie, Gilgi, qui croit être la fille de braves boutiquiers, apprend, un jour, qu'abandonnée par sa mère, riche dame du monde, elle a été adoptée par ces derniers. Retrouvant l'adresse de sa mère, elle va lui demander une aide morale mais elle est repoussée. D'autre part, son amant, véritable bohème, ne pense nullement au mariage. Et comme

Gilgi va être mère, elle le laisse et part pour élever son enfant. Mais le jeune homme apprend la situation intéressante de Gilgi et la rejoint. Ils mèneront désormais une vie commune, unis par l'enfant issu de leurs êtres. Ce sujet, très intéressant, est handicapé par une mise en scène typiquement allemande, lente, lourde et appuyée. Le jeu de Gustav Diessel est au contraire agréable et subtil et Brigitte Helm nous a étonné dans un rôle de jeune fille saine, éveillée, et surtout très simple, qualité à laquelle elle nous avait peu habitués.



Gustav Diessel et Brigitte Helm

VALSES IMPÉRIALES

Interprété par Martha Eggerth, Fritz Kampers, Pol Horbiger, Prude Berliner et Szoke Szokall

Réalisation de Fred Lyssa
Depuis *Symphonie inachevée*, qui nous l'avait révélée de si éclatante façon, nous n'avions pas eu l'occasion de revoir Martha Eggerth. *Valses impériales* nous permet de l'applaudir à nouveau dans un rôle de jeune paysanne autrichienne où elle nous dispense sans compter son charme, sa beauté, son sourire et sa voix. L'histoire qu'on nous conte avec fraîcheur et légèreté a pour cadre l'époque de

l'Empereur François-Joseph. Un vieux campagnard vient à la ville pour obtenir une audience de celui-ci, mais n'y parvient pas et les démarches de ce vieillard sont le point de départ central de toute une série d'intrigues amoureuses au cours de laquelle un jeune lieutenant lutte de rivalité avec son propre père dans la façon de courtiser les femmes. Finalement ce jeune lieutenant épousera une petite paysanne dont il est follement amoureux. Des airs merveilleux de Strauss, Molloker et Suppé agrémentent tout au long ce film jeune et divertissant.



à gauche, Martha Eggerth

LA MAISON DANS LA DUNE

Interprété par Pierre-Richard Willm, Magdeleine Ozeray, Thommy Bourdelle et Colette Darfeuil

Réalisation de Pierre Billon
Cette maison dans la dune est une cabane de contrebandiers, à la frontière belge. Le héros y joue le jeu de l'amour et de la mort. Celle avec qui il vit le trahit doublement : elle le trompe et elle le « donne ». Mais il échappera une fois nouvelle après tant d'autres, aux pièges qu'on lui tend et à la mort. Finalement, il se réfugiera près d'une pure jeune fille dont il est épris, avec qui on nous laisse espérer qu'il recommencera mieux sa vie.

Voilà un film neuf et qui sort de la série. Ce, surtout qui fait le mérite du metteur en scène, c'est que la technique y est remarquable, mais qu'elle ne passe jamais au premier plan : elle est toujours au service de l'action, elle-même habilement racontée. Ce sujet était pourtant difficile, et par sa nouveauté et par son aridité. Il n'y a que des éloges à faire de Pierre-Richard Willm qui se hausse décidément au niveau des vedettes de première grandeur. A ses côtés, citons Colette Darfeuil, Bourdelle, Cordy, et le rayon de soleil de nos écrans : Magdeleine Ozeray.

Georges COHEN.



Colette Darfeuil et P. R. Willm

LA CIGALE AYANT CHANTÉ...

(Suite de la page 3)

Quant à Paul Lukas, si prisé de Lubitsch, ayant ces jours-ci dépensé tout son argent de poche, il voulut « taper » son caissier de 20 dollars. Il fallait vraiment être mal intentionné pour voir dans ce geste l'indice d'une prodigalité folle. Or, le croiriez-vous, le manager resta intraitable et Paul Lukas dut se débrouiller d'une autre façon pour trouver la somme qui lui faisait défaut et dont il avait un besoin si urgent.

Mais comment ne pas terminer cette courte et incomplète revue par l'exemple réconfortant de Rod la Rocque. Vous vous souvenez peut-être de celui dont l'étoile brilla si vivement il y a plusieurs années au firmament cinématographique.

Depuis longtemps, celui qui fut un éblouissant *Pirate aux Dents blanches* a abandonné le cinéma. Peut-être est-ce le contraire qui s'est produit. Toujours est-il que Reedy vit encore aujourd'hui largement, jouissant d'une très belle aisance lui permettant

de mener une existence capricieuse au hasard de ses goûts aventureux. C'est qu'à l'encontre de certains de ses collègues, il a été prévoyant. Ayant touché, pendant un laps de temps relativement long, de gros cachets, il a eu la sage précaution de ne pas les dilapider en prodigalités de toutes sortes ; conservant, malgré sa gloire présente, suffisamment de contrôle sur lui-même pour entrevoir que celle-ci serait plus ou moins longue mais avec une fin inéluctable.

Combien, aujourd'hui, qui n'ont pas eu sa sage prévoyance doivent le regretter alors que le succès les a quittés à jamais...

Il est juste de dire que, par contre, d'aucuns, surtout parmi les acteurs comiques français, passent pour être légèrement « près de leurs sous ».

Mais ça, comme dit le poète, c'est une autre histoire...

Jean de MIRBEL.

COURRIER DES LECTEURS

Iris répond ici gratuitement, chaque semaine, à toutes questions qui lui sont posées, concernant le monde et l'activité cinématographiques.

Jean Cafard. — Je ne connais pas assez Chardon Lorrain, que je n'ai même pas vu pendant une heure, pour pouvoir porter sur lui un jugement sûr. Il m'a paru très sympathique et je ne le lui ai pas caché. Pierre Mingand, qui a environ 25 ans, demeure à Paris, 8, avenue de Verzy ou, 5, avenue Niel. Nous reparlerons de Florelle le jour où sortira un film dont elle sera l'interprète et il est probable même qu'à ce moment, elle paraîtra en couverture.

Ramon Glory. — Avec une pincée d'angoustoutra, ça fera un très bon cocktail ! Voici les adresses que vous me demandez : Brigitte Kelm, c/o N.F.A. Berlin S.W. 19, Krausenstrasse 38-39, Anny Ondra, Berlin, S.W. 68, Friedrichstrasse 12. Irène de Zilahy, c/o Sofar-location, 7, rue Montaigne. Roland Toutain, 23, rue Nicole, Paris. Florelle a deux autos dont l'une est une Packard ; quant à Marie Glory, c'est dans une Renault qu'elle s'évire de vitesse, selon la formule consacrée.

Gaston Bugaud. — Est-ce bien comme cela que s'écrit votre nom ? 1° Adresses complètes de Jean Murat : 20, rue Nungesser-et-Coli (16^e) et de Henry Garat, 3 bis, rue des Dardanelles. 2° Il est difficile de vous dire lequel de ces deux acteurs a le plus de popularité, elle me paraît égale pour l'un et l'autre. 3° Envoyez votre demande de souscription à L'Annuaire général de la Cinématographie et des Industries qui s'y rattachent, 9, rue Lincoln, Paris (8^e) ; il vous parviendra dans les 48 heures.

Lolita. — Très heureux de faire votre connaissance, bella Lolita. Il faut d'abord que je vous dise, aussi, que c'est simplement une erreur typographique qui m'a fait dire, 59, rue Cardinet. C'est au quatre-vingt-neuf (je l'écris en toutes lettres, c'est plus prudent) de la même rue que demeure Pierre Richard Willm. Il faut que je vous dise également que je suis très heureux des compliments que vous adressez à Ciné-Magazine. En attendant les "petites questions"...

Sa sainteté. — Je lis toujours avec le plus attentif intérêt vos longues missives. Ne croyez-vous pas que pour dix personnes nous aurions dix thermomètres des vedettes différents ; quoique notre collaborateur se soit efforcé de classer ces artistes, non selon ses goûts personnels, mais selon la popularité de ces artistes. Il m'est impossible en tout cas d'appeler une erreur le fait que vous préféreriez Simone Simon à Raimu. Mais encore une fois, reconnaissez que la popularité de Raimu est tout de même plus grande que celle de Simone Simon. Jusqu'à nouvel ordre, bien entendu.

Vive Robert Lynen. — Et si ça vous fait plaisir, je le crie avec vous. Je ne réponds en général qu'à trois questions par numéro et par correspondant ; et vous m'en posez neuf ; vous vous rendez compte... trois fois plus... Enfin, c'est la première fois que vous m'écrivez, vous êtes excusable et pour vous faire apprécier toute ma gentillesse (mais oui ! mais oui !) et à titre tout à fait exceptionnel, je vais répondre dans ce numéro à toutes vos questions : 1° et 2° Pour joindre Robert Lynen, écrivez-lui aux films Vandal et Delac, 63, avenue des Champs-Élysées, qui transmettront. Et je suis persuadé qu'il vous enverra la photo que vous souhaitez. 3° Pour obtenir des photos de films qui vous ont plu, ce n'est pas aux metteurs en scène qu'il faut vous adresser. Écrivez pour cela aux firmes qui ont produit le film ; exemple pour Les Misérables, vous

écrirez à Pathé-Natan, Service Publicité, 6, rue Francœur, Paris. 4° Pour Poil de Carotte, Le Petit Roi, écrivez aux films Vandal et Delac, Service Publicité 63, avenue des Champs-Élysées à Paris. 5° Il n'existe pas de photo de Robert Lynen dans la collection de Ciné-Magazine éditions. 6° Votre sixième question fait double emploi avec la deuxième. 7° A cette question, je n'ai pas besoin de répondre, n'est-ce pas ? Vous voyez vous-même le temps que j'ai mis à vous répondre ! 8° Les studios organisent périodiquement des visites de leurs locaux ; mais pour cela, adressez-vous aux Directeurs des studios qui vous renseigneront certainement mieux que moi. 9° Jamais un frein ne s'est mieux fait sentir ; et surtout ne recommencez pas ! On m'accuserait de favoritisme ! Un seul mot d'ordre :

Nous rappelons à nos lecteurs que pour une période indéterminée "Ciné-Magazine" offre à ses nouveaux abonnés d'un an UNE PRIME consistant en 3 VOLUMES d'une valeur de 12 francs chaque.

Chaque abonné recevra, dès réception de sa souscription une liste de 50 titres dans laquelle il choisira 3 volumes que nous lui adresserons immédiatement.

ABONNEZ-VOUS !

TOUTES LES VEDETTES DE CINÉMA

CARTES POSTALES Dernières nouveautés

2079 George Raft
2080 Johnny Weissmuller
2081 Johnny Mac Brown
2082 Jean Parker
2083 Muriel Evans
2084 Joan Crawford
2085 Jean Harlow
1086 Gary Cooper
2087 Nancy Carroll
2088 Paul Muni
2090 Cary Grant
2091 Simone Deguise
2092 Mary Pickford
2093 Marcelle Chantal
2094 Raymond Galle
2095 Dorothy Wiecek
2096 Herbert Marshall
2097 Alice Field

2098 Joan Harlow
2099 Mireille Perrey
2100 Germaine Roge
2101 Marlène Dietrich
2102 Ruth Chatterton
2103 Helen Hayes
2104 Jean-Pierre Aumont
2105 Paulette Goddard
2106 Madeleine Renaud
2107 Monique Bert
2108 Josette Day
Josette Day (2^e pose)
Josette Day (3^e pose)
2109 Charles Boyer
2110 Pierre Brasseur
2111 Buster Crabbe
2112 Jean-Pierre Aumont
2113 Claude Dauphin

18x24

Dernières nouveautés

591 Gaby Morlay
592 José Noguero
593 Elvire Popesco
594 Robert Montgomery
595 Alice Field
596 Marcelle Chantal
597 Joan Crawford
599 André Baugé
600 Arlette Marchal

601 Victor Francen
602 Janet Gaynor
603 Cary Grant
604 Joan Harlow
605 Frédéric March
606 Mae West
607 Pierre Brasseur
608 Noël-Noël
609 Charles Boyer

Cartes postales bromure
Les 15 cartes franco 10 fr.
Les 25 cartes franco 15 fr.
Photos bromure 10x24
La pièce... .. 3 fr.

Demandez le catalogue complet en joignant 0 fr. 50 pour frais d'envoi à
CINÉ-MAGAZINE ÉDITIONS
9, rue Lincoln - PARIS (8^e)

trois questions. A propos, je préfère, de toutes les façons, le baiser à la cordiale poignée de mains...

Jean Giannoni. — Iris a des principes sacrés, il ne répond jamais directement à ses correspondants ; il préfère répondre, observer le délai le plus strictement court, mais répondre dans le journal. André Baugé habite, 3, rue des Côtes à Maisons-Laffitte. Micheletti, de l'Opéra, 151, rue de Rennes. Quant à Jean Sorbier, je n'ai pu encore me procurer son adresse.

Nana 1^{er}, roi des cœurs. — Combien d'habitants dans votre royaume ? Vingt ? Vingt cœurs ? ou vingt... ? Je trouve votre lettre peu soignée et un peu baclée ; pour un souverain ce n'est pas brillant ! Les phrases ne sont pas fines, le ton laconique et c'est écrit au crayon ! Vraiment, vous m'étonnez. Paulette Goddard a 20 ans et Ramon Novarro 32 ans. Les cheveux de Jean Harlow ne sont pas d'un blond naturel pas plus qu'il ne seront naturellement brun quand elle se sera fait teindre, comme il en est question. Charles Boyer n'a pas encore fait savoir la date de son arrivée à Paris ; je vous la ferai connaître dès que possible.

Irène, ma reine. — Marraine, aussi pendant qu'on y est ! Et allez donc c'est pas ton père ! La pauvre Irène (de Zilahy) est tombée malade ; voilà pour quoi vous n'entendez plus parler de Quadrille d'Amour. Il paraît que les médecins spécialistes consultés lui ont

défendu tout travail pendant au moins trois semaines, ce qui reporte la réalisation du film à septembre. Le prochain film de Marie Glory sera tourné en Angleterre. Elle interprétera là-bas le principal rôle de la version anglaise (la seule) d'une adaptation cinématographique d'une des meilleures pièces du regretté Alfred Savoir, La Voie lactée.

La même Tartempion. — Avec les effets de la très forte chaleur ambiante, les pseudonymes deviennent de plus en plus... mous. Gloria Swanson doit tourner un film incessamment où elle aura Wallace Beery pour partenaire. Albert Préjean habite bien à l'adresse que vous m'indiquez. Quant à Pierre-Richard Willm, il répond à toutes les lettres qu'on lui adresse, et de sa propre main.

Peut-être. — Alors, c'est oui ?... Voici les adresses que vous me demandez : Simone Deguyse, 24 bis, rue du Bois-de-Boulogne à Neuilly-sur-Seine. Edith Méra, 7, rue Greffulhe, Paris. Meg Lemonnier, 7, rue Mignard, Paris. Georges Rigaud, 44, rue Saint-Ferdinand Paris. Germaine Roger, 99, rue Saussure. Charles Vanel, 233, faubourg Saint-Honoré (8^e).

Un admirateur de Simone. — J'ai vu aussi le match Baer-Carnera qu'un cinéma d'actualités des grands boulevards projette en ce moment ; mon impression est que les chutes nombreuses de Carnera furent rarement causées par le poing de Baer ; d'autre part, Carnera n'a pas cessé d'attaquer alors que Baer se contentait de reculer en sautillant... et en rigolant. En tout cas, je suis certain que l'on n'en restera pas là et que l'idée de la projection intégrale de réunions sportives ou autres de cette importance, sera suivie ; et c'est tant mieux, quoique tout ce que l'on a fait sur le Tour de France ne soit pas brillant alors qu'on avait là amplement matière à un documentaire sportif extrêmement intéressant.

Please, laugh. — Vous avez de drôles d'envies, vous, mais si cela vous fait plaisir, voilà, fermez les yeux et imaginez deux rangées de dents splendides (sic), une bouche grande ouverte, des yeux brillants... voilà, j'ai souri... rouvrez les yeux... et lisez maintenant les adresses que vous désirez connaître : Marie Bell, 15, rue Raynouard ; Christiane Delyne, 62, rue des Vignes, Dranem, 112, boulevard d'Argentan à Neuilly-sur-Seine ; Lisette Lanvin, 4, rue Alexandre-Liaume (7^e). C'est Roger Lion qui dirige l'Université cinématographique située aux Arcades des Champs-Élysées. Adressez-vous directement à lui pour avoir tous les renseignements qui vous intéressent sur cette Ecole de cinéma. C'est le metteur en scène Jaquelin qui a réalisé Le Malade imaginaire qu'incarne le fameux Dranem.

IRIS

Réclame, réclame... — Charlie Ruggles, Jack Oakie, Carl Brisson et quelques autres parlaient automobiles l'autre jour au studio Paramount. Brisson vantait les marques européennes, Oakie celles d'Amérique (Jack est d'ailleurs un conducteur effréné, qui s'est même vu supprimer une fois son permis de conduire). Charlie Ruggles leur dit qu'il avait eu des ennuis avec sa voiture. — Elle bouffait l'essence à une vitesse incroyable, dit-il, mais maintenant ça va bien. J'ai consulté les annonces, et j'ai appris qu'un nouveau carburateur m'épargnerait 50 % de mon essence, et je l'ai acquis. Enfin, on m'a dit au garage qu'une nouvelle mise au point du moteur me ferait gagner encore 30 % de l'essence... J'ai fait mettre au point... Et je suis parti avec un réservoir rempli aux trois-quarts... Je n'avais pas fait 100 kilomètres, que mon réservoir commença à déborder l...

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT**

**Ce billet est valable du 10 au 16 août 1934
Sauf les samedi, dimanche et jours de fête**

NE PEUT ÊTRE VENDU

BON A DÉCOUPER

XIX^e BIENNALE

**II^e EXPOSITION
INTERNATIONALE D'ART
CINÉMATOGRAPHIQUE**

A

VENISE

PROGRAMME DES CINÉMAS DE PARIS

pour la semaine du 10 au 16 août 1934

Les salles précédées du signe O donnent un spectacle permanent.
Les salles précédées du signe ■ acceptent nos billets à tarif réduit.

1^{er} ARRONDISSEMENT

O STUDIO UNIVERSEL, 31, av. Opéra.
Les nuits de Broadway.

2^e

O GINEAC, 5, bd des Italiens.
Actualités. Dessins animés.

O CINE-OPERA, 32, av. de l'Opéra.

O CINEPHONE, 6, bd des Italiens.
Actualités. Dessins animés.

O CORSO-OPERA, 27, bd des Italiens.
Les lumières de la ville.

O CAUMONT-THEATRE, 7, b. Poissonnière

O IMPERIAL-PATHE, 29, bd Italiens.
Festival Mickey.

LES MIRACLES, 100, rue Réaumur.

O MARIVAUX-PATHE, 29, bd Italiens.
Le scandale.

OMNIA-PATHE, 5, bd Montmartre.
Actualités du jour.

O PARISIANA, 27, bd Poissonnière.

O REX, 1, boulevard Poissonnière.

VIVIENNE, 49, rue Vivienne.
L'Homme invisible.

3^e

BERENGER, 49, rue de Bretagne.

O KINERAMA, 37, bd Saint-Martin.
Le serpent Mamba. Mische.

MAJESTIC, 31, boulevard du Temple.
Circulez. Captive.

PALAIS DES ARTS, 325, r. St-Martin.
1^{er} étage : Le retour de Raffles.

Rez-de-chaussée : Les requins du pé-

trôle.

■ PALAIS DES FETES, 8, r. aux Ours.
Le gendre de M. Poirier.

Le mari garçon.

4^e

O CYRANO, 40, boulevard Sébastopol.

HOTEL-DE-VILLE, 20, rue du Temple.

SAINT-PAUL, 73, rue Saint-Antoine.
Le couché de la mariée. Maurin des

Maures.

5^e

CLUNY, 60, rue des Ecoles.

CLUNY-PALACE, 71, bd Saint-Germain.
Le chant du Nil. Nagana.

■ MESANGE, 3, rue d'Arras.
Tumultes.

MONCE, 34, rue Monge.
Le coq du régiment.

PANTHEON, 13, rue Victor-Cousin.
Bottoms up. Tonnerre sur le Mexique.

SAINT-MICHEL, 7, pl. Saint-Michel.
Ansterlitz. Jenny Gerhard.

URSULINES, 10, rue des Ursulines.
Relâche.

6^e

BONAPARTE, 76, rue Bonaparte.
Morning glory.

■ DANTON, 99, bd Saint-Germain.
Papa sans le savoir.

PARNASSE-STUDIO, 11, r. J.-Chaplain.
Gigi. Symphonies tziganes.

RASPAIL, 91, boulevard Raspail.
Captive. La prison en folie.

REGINA-AUBERT, 155, r. de Rennes.
Tempête sur le Mont-Blanc. Baroud.

7^e

CINE-MAGIC, 22, 28, av. M.-Picquet.

Gd CINEMA AUBERT, 55, av. Bosquet.
Le couché de la mariée. Maurin des

Maures.

LA PAGODE, 59 bis, r. de Babylone.

MAGIC-CITY, 180, rue de l'Université.
L'ancêtre bleu. Tout pour l'amour.

RECAMIER, 3, rue Recamier.
L'épervier. Chanson d'une nuit.

SEVRES, 80 bis, rue de Sèvres.
Clôture annuelle.

8^e

CINEMA CH.-ELYS., 188, av. Ch.-Elys.

Le désert blanc. (Dernières.)

CLUB D'ARTOIS, 45, rue d'Artois.
Le Maître du crime.

COLISEE, 38, av. Champs-Élysées.
Lac-aux-Dames.

ELYSEE-GAUMONT, 79, av. Ch.-Elysées.
Banque Nemo.

ERMITAGE (Club des Ursulines).
New-York-Mtami.

LORD-BYRON, 122, av. Ch.-Elysées.
Trois jours chez les vivants.

O MADELEINE, 14, b. de la Madeleine.
Compagnons de la Noubia.

MARBEUF, 32, rue Marbeuf.
Massacre.

O MARIAN-PATHE, 27, av. Ch.-Elys.
La Maison dans la dune.

O PEPINIERE, 9, rue de la Pépinière.

■ STUDIO DIAMANT, pl. St-Augustin.
Clôture annuelle.

WASHINGTON-PALACE, 14, r. Magellan
Aggie Appleby.

9^e

AGRICULTEURS, 8, rue d'Athènes.
Morning glory.

AMERICAN-CINEMA, 23, bd de Clichy.

O APOLLO, 20, rue de Clichy.
Toute la femme. La triple énigme.

ARTISTIC, 61, rue de Douai.

Mon copain le roi. Gagne ta vie.

O AUBERT-PALACE, 24, bd Italiens.
I. F. 1 ne répond plus.

O CAMEO, 32, bd des Italiens.

O CINE-ACTUALITES, 15, Fg-Montm.
Actualités. Dessins animés.

O CINE-PARIS-MIDI, gare St-Lazare.
Actualités. Dessins animés.

DELTA, 17, bd Rochechouart.

EDOUARD-VII, 10, rue Edouard-VII.
Little women.

GAITE ROCHECHOUART.

LE LAFAYETTE, 9, rue Buffault.

O MAX LINDER-PATHE, bd Poissonn.
Le train de 8 h. 47.

O OLYMPIA, 28, bd des Capucines.

O PARAMOUNT, 2, bd des Capucines.

ROCHECHOUART-PATHE, 66, r. Roch.
Accusée. Levez-vous. Mon gosse de

père.

■ ROXY, 65 bis, rue Rochechouart.
Embrassez-moi. Prisonnier de mon

coeur.

STUDIO CAUMARTIN, 25, r. Caumart.
Clôture.

O THEATRE COMEDIA, 47, bd Clichy.

10^e

O BOULVARDIA, 42, bd B.-Nouvelle.

O CARILLON, 30, bd Bonne-Nouvelle.

O CHATEAU-D'EAU, 61, r. Chât.-d'Eau
Fanny. Samarang.

O CRYSTAL-PALACE, 9, r. la Fidélité.

O ELDORADO, 4, bd de Strasbourg.
La Femme idéale.

EXCELSIOR-PATHE, 23, r. E.-Varlin.
Clôture annuelle.

FOLIES-DRAMATIQUES, 40, r. Bondy.
Moi et l'Impératrice. Le petit écart.

LE GLOBE, 17, Fg Saint-Martin.
Jean de la Lune.

LOUXOR, 170, boulevard Magenta.
Théodore et Cie. La fleur d'orange.

PALAIS DES GLACES, 37, Fg Temple.
L'épervier. La chanson d'une nuit.

O PARIS-CINE, 17, bd de Strasbourg.

■ PARMENTIER, 156, av. Parmentier.

O PATHE-JOURNAL, 6 bd Saint-Denis
Actualités. Dessins animés.

O SAINT-DENIS, 8, bd Bonne-Nouvelle
Huit jeunes filles en bateau

TEMPLE-SELECTION, 77, Fg Temple.
Le serpent Mamba. Princesse Nadia.

TIVOLI, 14, rue de la Douane.
Le couché de la mariée. Maurin des

Maures.

11^e

ARTISTIC-CINEMA, 45 bis, r. R.-Lenoir.

BASTILLE-PALACE, 4, bd R.-Lenoir.
Mon ami Tin.

BA-TA-CLAN, 50, bd Voltaire.
Fra Diavolo. Georges et Gergette.

CASINO NATION, 2 bis, av. Tailleb.
A l'affût du danger.

CINE-MAGIC, 72, rue de Charonne.

O CINE-PARIS-SOIR, 5, av. République.
Actualités. Dessins animés.

EXCELSIOR, 105, av. la République.
Clôture annuelle.

IMPERATOR, 113, rue Oberkampf.
Fermeture jusqu'au 31 août.

LE ROYAL, 94, avenue Ledru-Rollin.

PALERMO-CINEMA, 101, bd Charonne

SAINT-SABIN, 27, rue Saint-Sabin.

TEMPLIA, 18, faubourg du Temple.

VOLTAIRE-AUBERT-PALACE, r. Roq.
Un chien qui rapporte. Baroud.

12^e

DAUMESNIL-PALACE, 216, av. Daum.

LYON-PATHE, 12, rue de Lyon.
La Dame de chez Maxim's. J'ai peur

de toi.

NOVELTY, 29, avenue Ledru-Rollin.

RAMBOUILLET, 12, r. de Rambouillet.
On a volé un homme. Amazone et son

mari.

REUILLY-PALACE, 60, bd de Reuilly.
Chanteur inconnu. Les prisonnières.

TAINÉ-PALACE, 14, rue l'aine.

13^e

CINEMA DES BOSQUETS, 60, Donrémy

CINEMA DES FAMILLES, 141, Tolbiac
L'Ami Fritz.

EDEN des COBELINS, 57, av. Gobelins
L'Amour en six jours. Le fou volant.

ITALIE, 174, avenue d'Italie.

■ JEANNE D'ARC, 45, bd St-Marcel.
Valse du bonheur.

■ PALACE D'ITALIE, 190, av. Choisy.
La robe rouge.

PALAIS DES GOBELINS.

SAINT-MARCEL, 67, bd St-Marcel.
Je suis un évadé. L'athlète incomplet.

14^e

CASINO MONTPARNASSE, 35, r. Gaité
Le congrès s'amuse. Cœur de lilas.

■ CINEMA DENFERT, 24, pl. D.-Bo.

O DELAMBRE-CINEMA, 11, r. Delamb.
Fra Diavolo. Les 13 malles de M. Of.

(vers. or.)

GAITE-PALACE, 6, rue de la Gaité.

MAINE-PALACE, 95, av. du Maine.
L'épervier. La chanson d'une nuit.

MAJESTIC-BRUNE, 224, rue Vanves.

MONTPARNASSE, 3, rue d'Odessa.

L'épervier. La chanson d'une nuit.

MONTROUGE, 73, avenue d'Orléans.
Le couché de la mariée. Maurin des

Maures.

OLYMPIC, 10, rue Boyer-Barret.
Fermeture annuelle.

ORLEANS-PALACE, 100-102, b. Jourd.

PATHE-ORLEANS, 97, av. d'Orléans.
Le Roi des Resquilleurs. La fleur d'o-

ranger.

PERNETY-PALACE, 46, rue Pernet.

RASPAIL-216, 216, boulevard Raspail.
Tessa.

SPLÉNDIDE, 3, rue La Rochelle.
Garde-moi près de toi. On a volé un

homme.

TH. MONTROUGE, 70, av. d'Orléans.

UNIVERS, 42, rue d'Alésia.

15^e

■ CASINO GRENELLE, 86, a. E.-Zola.

CINE CAMBRONNE, 100, r. Lecourbe.

CINE FALQUIERE, 12, r. A.-Moisant.
Clôture annuelle.

CONVENTION, 29, rue Alain-Chartier.
Le couché de la mariée. Maurin des

Maures.

FOLIES-JAVEL, 109 bis, r. St-Charles.
Buffalo Bill. La Belle Aventure.

GILBERT, 115, rue de Vaugirard.

GRENELLE-PATHE, 122, r. du Théâtre.
I. F. 1. ne répond plus.

GRENELLE-PALACE-AUBERT, a. E.-Z.
Fermeture annuelle.

LECOURBE-PATHE, 115, r. Lecourbe.
La Dame de chez Maxim's. La mer-

veilleuse journée.

MACIQUE, 204-206, r. la Convention.
L'épervier. La chanson d'une nuit.

NOUVEAU THEATRE, 273, r. Vaugir.

PALAIS-CROIX-NIVERT, 55, r. C.-Niv.

ST-CHARLES-PATHE, 72, r. St-Charles.
Les gâtées de l'escadron.

16^e

ALEXANDRA, 12, rue Czernoviz.

AUTEUIL-BON-CINEMA 40 r. Fontaine
Un grand Amour.

■ GRAND-ROYAL, 83, av. Gde-Armée.

EXELMANS-CINEMA, 14, bd Exelmans
Les Conquérants. Guerre des vases.

MOZART-PATHE, 51, rue d'Auteuil.
Poël de Carotte. 600.000 fr. par mois.

NAPOLEON, 4, av. de la Grde-Armée.
L'Orlov.

PALLADIUM, 83, r. Chard-Lagache.
Jocelyn.

Porte St-CLOUD-PALACE, 17, r. Gudin.

REGENT, 22, rue de Passy.

THEATRE RANELAGH, 5, r. Vignes.

VICTOR-HUGO-PATHE, 65, St-Didier.
Cette nuit-là. La Dame de chez

Maxim's.

PASSY, 95, rue de Passy.
Vienne 1934. Jean de la lune.

17^e

BATICNOLLES-CINEMA, 59, Condam.
Le Simoun.

CHANTECLER, 76, avenue de Clichy.

CLICHY-LENDRE, 128, r. Legendre.

CLICHY-PALACE, 49, av. Clichy.
Capture. Le tombeur (vers. orig.).

COURCELLES, 118, r. de Courcelles.
Clôture annuelle.

DEMOURS, 7, rue Demours.
Mauvaise graine. Fanatisme.

EMPIRE, 41, avenue Wagram.
Clôture annuelle.

GLORIA-PALACE, 106, av. de Clichy.

LE CARDINET, 112 bis, r. Cardinet.

LUTETIA-PATHE, 31, av. de Wagram.
Clôture annuelle.

MAILLOT, 74, av. Grande-Armée.
Anna et Elisabeth.

PRINTANIA, 32, rue Brochant.

ROYAL-MONCEAU, 40, rue de Lévis.

O ROYAL-PATHE, 37, av. de Wagram.
C'était un musicien.

STUDIO DE L'ETOILE, 14, r. Troyon.
Symphonie inachevée.

STUDIO des ACACIAS, 45 b. r. Acacias
Relâche.

STUDIO HAUSSMANN, 16, r. Monceau.
Valses impériales.

THEATRE des TERNES, 5, av. Ternes.

VILLIERS-CINEMA, 21, rue Legendre.
La foire aux illusions. Amours de

marin.

18^e

O ACORA, 64, boulevard de Clichy.
Le voleur.

BARBES-PALACE, 34, bd Barbès.
Le Signal. Le bluffeur.

CAPITOLE, 6, rue de la Chapelle.
Une fois dans la vie. 600.000 fr. par

mois.

CINÉ MAGAZINE

9 AOUT 1934

1^{fr}.50

TOUS LES JEUDIS



Le grand chanteur
Georges Thill
interprète de "CHANSONS DE PARIS"